# LETTRE
## DE
# M. GRÉGOIRE,

*DEPUTÉ à l'ASSEMBLÉE NATIONALE, Évêque du Département de Loir & Cher, à ses Diocésains, sur le départ du Roi.*

---

FRÈRES ET AMIS,

L'ÉVASION du Roi étoit un événement inattendu ; peut-être il aura semé parmi vous des alarmes, que je vais essayer de calmer. L'attachement à la religion, à la constitution, imposent au premier pasteur de votre diocèse le devoir d'élever la voix vers ses ouailles dans des circonstances orageuses.

Ce roi qu'on avoit proclamé le restaurateur de la Liberté Françoise, ce roi qui,

au champ de la fédération, avoit juré d'être fidèle à la Nation & à la Loi, affiche en ce moment le double caractère de la perfidie & du parjure. En s'évadant, il adresse aux François une espèce de manifeste où l'absurdité des raisonnemens le dispute à celle de la rédaction. Le croiriez-vous, qu'il se plaint de n'avoir que vingt-cinq millions, c'est-à-dire, la somme que lui-même a demandée, c'est-à-dire qu'il récolte plus de 300,000 liv. par chaque Département, tandis que tous les citoyens s'imposent des privations pour payer cette masse de dettes accumulées par des profusions scandaleuses? le croiriez-vous, qu'il se plaint d'être dans l'impuissance de soulager les indigens, tandis que si long-temps les déprédations de la Cour ont dévoré la sueur, le sang & les larmes des malheureux; tandis que les trésors de la Nation alloient se fondre dans les jardins de Trianon ou dans ce répertoire infâme nommé le *livre rouge?* le croiriez-vous, qu'il se plaint de l'organisation des corps administratifs, comme si on vouloit nous faire regretter le régime abhorré des intendans? le croiriez-vous, qu'il se plaint amèrement des sociétés

d'amis de la conſtitution, tandis que ces ſentinelles vigilantes du bonheur public dans toute l'étendue de l'empire, ont alimenté le feu ſacré du patriotiſme? le croiriez-vous, qu'il nomme les François ſes *ſujets*, comme ſi la ſouveraineté nationale étoit une chimère, tandis que les peuples tiennent de Dieu le droit impreſcriptible de ne dépendre que d'eux-mêmes? enfin, le croiriez-vous, qu'ayant annoncé vouloir aſſiſter à la proceſſion de la Fête-Dieu avec l'Aſſemblée Nationale, qui devoit s'y trouver en corps, ſous le maſque d'une piété feinte, il couvroit le projet d'abandonner le poſte honorable où la Conſtitution l'avoit placé?

Sa fuite préméditée étoit connue ou du moins ſoupçonnée par les ennemis de la liberté, par ces vautours qui jadis déchiroient les entrailles de leur mère, de la Patrie, & qui en ce moment ſont furieux de voir leur proie échapper à leur voracité. N'avez-vous pas obſervé que depuis peu à Blois, comme par-tout, les ariſtocrates arboroient l'inſolence? Ne ſait-on pas qu'en pluſieurs Départemens ils avoient annoncé que le jour de la Pentecôte ſeroit l'époque de leur ren-

trée dans ce qu'ils ofent nommer des droits, & que la raifon nomme des ufurpations & des abus ?

Mais au moment où le chef du pouvoir exécutif fe révolte contre fon *Souverain*, contre la *Nation*, au moment où l'on voudroit nous fufciter des divifions inteftines & des attaques extérieures ; citoyens, que devez-vous faire ? Paris fut votre modèle quand il conquit fa liberté ; il l'eft encore au moment où il s'agit de la conferver : vous ne pouvez vous former une idée du patriotifme, de l'énergie, du calme qui règnent dans la capitale, qu'en rivalifant avec elle par une conduite auffi digne des circonftances.

L'Affemblée nationale, toujours inébranlable au fein des orages, vient de décréter les mefures néceffaires pour affurer la tranquillité générale & le refpect dû aux propriétés & aux lois. Elle arme une force publique capable d'en impofer aux malveillans ; & fans doute la volonté du ciel qui tant de fois s'eft montrée fi vifiblement en faveur de la révolution, permet cette nouvelle tempête pour conduire plus rapidement au port le vaiffeau de l'Etat.

Gardez-vous donc bien de défespérer de la chofe publique. Aux armes, citoyens; déployez le caractère mâle, l'attitude fière d'un peuple libre, & prouvez que vous êtes dignes d'être François.

Vous à qui l'eftime publique a confié les fonctions adminiftratives, municipales & judiciaires; vous qui, dans la garde nationale & dans l'armée de ligne, êtes les dépofitaires de la force publique confiée à votre bravoure; vous que le civifme a confédérés fous le nom d'amis de la conftitution, toujours élevés à la hauteur des circonftances, par votre fageffe & votre courage, vous faurez planer fur les dangers qui menacent de nous affaillir.

Et vous, mes dignes coopérateurs, miniftres des autels, fans doute vous allez faire éclater plus que jamais votre zèle. Aux bannières de la Religion, affociez les drapeaux de la Patrie; que nos temples retentiffent de vos exhortations faintes & patriotiques. Comptons toujours l'amour de la patrie dans le nombre des vertus chrétiennes; foyons-en les organes, foyons-en les modèles; & après avoir prié avec ferveur fur la montagne, defcendons, s'il le

faut, pour combattre avec courage dans la plaine.

Citoyens, ſoyez reſpectueuſement ſoumis aux lois de la religion & aux décrets de l'Aſſemblée nationale; que rien ne ſuſpende l'exécution des lois, la perception des impôts & le mouvement de la choſe publique. Citoyens, ſoyez unis; & par cette union, formez une chaîne indiſſoluble : regardez comme vos ennemis, comme les ennemis de la France ceux qui voudroient faire naître parmi vous des diviſions, & que toutes les rivalités, toutes les aigreurs perſonnelles diſparoiſſent devant l'intérêt de la patrie. C'eſt ſur-tout dans les occaſions périlleuſes qu'on reconnoît les gens de bien, & qu'on démaſque les hypocrites, les faux citoyens qui intriguent ſourdement, & ces pervers déclarés, qui, ſous un voile ſacré cachant leurs paſſions irritées, voudroient armer de poignards la religion de la charité. Ne vous permettez aucune violence contre eux, mais, par une contenance intrépide, électriſez les foibles, faites rougir les lâches & trembler les traîtres. Il eſt des hommes à qui leur caractère ſans conſiſtance fait perdre tout droit à la qualité glorieuſe de ci-

toyens. Dans les momens de crife, ce font des êtres dangereux; & s'ils étoient revêtus de fonctions publiques, je dirois: ces hommes nuls font des perfides; car enfin les dangers de la patrie leur commandent de s'élancer fur la brèche.

Soyons unis, calmes & fiers; nous ferons inébranlables: n'oublions pas que nous avons juré de vivre libres ou de mourir. Plutôt nous enterrer fous les débris fumans de la patrie, que de jamais rentrer dans l'efclavage.

La précipitation avec laquelle je vous écris ne me permet pas de limer cette lettre: ma plume a tracé ce que mon cœur a dicté; mais elle ne rend que d'une manière très-imparfaite les fentimens de mon attachement pour vous.

*Signé* GRÉGOIRE.